

24 images

24 iMAGES

Suspense, chose mentale

The Ghost Writer de Roman Polanski

André Roy

Number 147, June–July 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2010). Review of [Suspense, chose mentale / *The Ghost Writer* de Roman Polanski]. *24 images*, (147), 62–62.



Le plus récent film de Roman Polanski est un spectacle de pure mise en scène, qui n'est pas sans rappeler – d'ailleurs, les références sont là, multiples et évidentes, en particulier par la musique d'Alexandre Desplat – Alfred Hitchcock, de *To Catch A Thief* à *North by Northwest*, en passant par *Shadow of a Doubt* et *Vertigo*. Mise en scène de film de suspense à laquelle, comme chez le maître, se greffent l'ironie et l'humour. Une parfaite œuvre d'inquiétude et de terreur qui jette quand même, comme chez Hitchcock (encore une fois, mais on pourrait citer Fritz Lang), un regard pessimiste, dérangeant sur le monde de la politique et du pouvoir : tous des pourris, des cupides, qui sont prêts à commettre des meurtres pour arriver à leurs buts. Les pressions, la menace, la mort ; la soumission, le jeu de l'attraction-répulsion, la fourberie ; le tout sur fond de sexe, avec la femme comme héroïne fascinante et froide, comme le sont l'adjointe (Kim Cattrall) et la femme (Olivia Williams) d'Adam Lang (Pierce Brosnan), ex-premier ministre qui veut confier à un autre nègre (Ewan McGregor) le soin d'écrire sa biographie, le premier « écrivain fantôme » étant mort dans des circonstances douteuses ; oui, tous les ingrédients du suspense sont bien là.

Roman Polanski revisite le genre en mêlant ces ingrédients avec un savoir-faire confondant. Dès les premières images – un traversier, un quai battu par les vents, une voiture abandonnée –, le cinéaste sait distiller la tension, le trouble : quelque chose d'inhabituel, d'anormal semble sourdre des plans. Ce ne sera pas les seuls, comme le

confirment ceux, par exemple, du jardinier asiatique qui ramasse les feuilles en tas, que défait aussitôt le vent en soulevant les feuilles – indiquant une certaine absurdité des gestes, mais pouvant également être interprétés comme un macguffin : le nouvel écrivain sera « emporté » lui aussi, les feuilles de son manuscrit enfin terminé s'envolant dans la rue à la fin (une façon subtile d'indiquer que lui aussi, comme le premier nègre, meurt, devenu réellement un fantôme). Tout dans le film peut être ainsi lu au second degré, rendant plus sensible dans son imminence une catastrophe.

Mais revenons à cette mise en scène, si souveraine, si épurée, qui sait nous plonger dans la progression du suspense. Une séquence pourrait à la fois résumer cette mise en scène et en être la métaphore : celle où l'écrivain conduit la voiture de son prédécesseur en suivant les indications orales du GPS. L'écrivain est littéralement pris en charge, ne pouvant prendre aucune décision lui-même. Tout est vu par lui ; c'est lui l'œil du spectateur ; celui-ci devra reconstruire toute la construction fallacieuse dont sera victime l'écrivain. Le spectateur, placé à l'intérieur du regard de ce héros piégé – c'est la loi du suspense que de s'identifier au personnage central –, niché dans sa bulle mentale, découvre en même temps que lui le passé du premier ministre, ses magouilles, ses liens avec la CIA, etc.

Dans sa voiture, guidé par le GPS, le biographe s'enfonce dans son enquête – dans le suspense ; chaque tour et chaque détour de la route seront la représentation des obs-

tacles qu'il rencontrera. Chaque personnage est effectivement un obstacle : il annonce à l'écrivain que sa route sera détournée, qu'il sera conduit ailleurs. Comme le cinéaste, ce sont eux (l'ex-premier ministre, son adjointe, sa femme, etc.) qui prennent les décisions. Leurs manigances, leurs ruses, leurs mensonges participent de la manipulation de l'écrivain comme du spectateur : on n'a plus qu'à croire aux apparences – tout le secret du cinéma est justement de faire croire à ce qu'on voit sur l'écran –, sachant qu'elles sont fausses. Ainsi, au fur et à mesure que le récit avance, tout devient limpide, mais en même temps sans importance : le spectateur prévoit assez rapidement que ce biographe sans nom mourra, est justement un fantôme – les décors, les paysages, leurs couleurs froides et crépusculaires ne faisant que rendre plus concrète une atmosphère énigmatique et ténébreuse.

Comme le personnage central qui n'échappera pas au complot ourdi pour l'empêcher de savoir la vérité (l'ex-premier ministre a travaillé pour la CIA), le spectateur ne pourra se détacher de cette construction mentale du suspense, de ses formes qui n'ont été élaborées que pour le tenir en éveil, le mobiliser sans relâche. Roman Polanski réussit son récit de manière éclatante, ayant déclenché le grand jeu de l'illusion qu'est le cinéma avec une science et une efficacité aussi malicieuses que fortes, qui font que *The Ghost Writer* procure un immense plaisir. ■

France-Allemagne-Royaume-Uni, 2010. Ré. : Roman Polanski. Scé. : Polanski et Robert Harris. Ph. : Pawel Edelman. Mont. : Hervé de Luze. Mus. : Alexandre Desplat. Int. : Ewan McGregor, Pierce Brosnan, Kim Cattrall, Olivia Williams, El Wallach. 128 min. Dist. : Les Films Séville.